
Entretien avec Jacques Fame Ndongo

Cécile Dolisane-Ebossé¹
Université de Yaoundé I (Cameroun)

[Redacted text block]

is,

[Redacted text block]

ole

e.

op

ote

ntérioritienn

densifier ce corpus pour la jeunesse. C'est ce que nous appelons l'économie du savoir. Les savants doivent se mettre ensemble pour bâtir cette Afrique dans le temps et dans l'espace par l'affichage des réalisations africaines. C'est ce que Senghor appelle « rendez vous du donner et du recevoir », c'est-à-dire « ce que l'homme noir apporte ». Ce n'est pas seulement dans le sport, la danse ou dans la musique avec cette puissante rythmique de Louis Armstrong – mais aussi dans les sciences et la technique.

C.D.E. : Le tableau qui étale les découvertes africaines et américaines dévoile une moisson impressionnante et méconnue. Mais est-ce que les Africains eux-mêmes ne se désintéressent pas des productions des leurs? Les Africains n'ont-ils pas appris à se mépriser?

J.F.N. : L'esclavage et la colonisation ont une part importante de responsabilité dans cette distance vis-à-vis de la science, car les Africains n'ont gardé que le côté superficiel de l'Occident : les vêtements, les voitures, les maisons, etc., mais le génie occidental est ailleurs. Ce contraste vient du fait que les schèmes mentaux ont été travestis, vilipendés, transgressés, altérés et inversés. Nous devons nous réapproprier le génie qui est universel et l'adapter à nos réalités. C'est dire que c'est nous-mêmes qui devons donner de la valeur à notre substrat mais pour l'heure, nous avons honte de nous-mêmes, de notre civilisation. Heureusement, l'espoir renaît, le soleil pointe à l'horizon, le soleil du génie africain.

C.D.E. : C'est cette honte qui est à l'origine de l'occultation de la créativité africaine?

J.F.N. : Elle trahit un complexe d'infériorité qui se traduit par la démesure, l'obsession du « moi » qui pousse vers la mégalomanie, la schizophrénie. Cette pâle copie du signe occidental entraîne la misère mentale. Or, le signe culturel et mental africain c'est la vie africaine, c'est-à-dire la communauté. Ce n'est pas l'individu l'homo africanus ne saurait guère être égocentrique puisque nos signes culturels c'est la solidarité, c'est la division du travail, chacun a son rôle et ces rôles débouchent sur la complétude, voire sur une complémentarité des rôles. Ce qui reste, ce sont les idées. Les signes renvoient alors à la collectivité, à l'individu collectif. Le développement devrait partir du village vers la ville.

C.D.E. : Donc vous voulez dire qu'à partir de cette civilisation en mutation, il y a des recadrages à faire?

C.D.E. : Comment faire pour cerner le génie de l'Afrique précoloniale aujourd'hui puisque nous continuons avec ces langues coloniales

J.F.N.: Je vous rappelle que les missionnaires ont codifié les langues locales. Ma propre mère a fait l'école en boulo à Elat. Au CEPE + cours complémentaire, elle apprenait la géographie et l'arithmétique en boulo. Il faut donc essayer de se rapprocher des vieux et des patriarches dont le nombre s'amenuise de jour en jour. Il faut faire vite. Comme Valère Epée, il y avait aussi Dika Akwa et Alexandre Manga Doualla. Il faut voir du côté des villages Ntumu et Fang. Il y a encore de puissantes énergies de ce côté que l'Afrique peut exploiter et décoder pour impulser son développement. Il faut arriver à percer le monde des idées, c'est une question de taux de fréquence. C'est un problème de vibration pour tendre vers le haut et non vers le bas par le dénigrement systématique qui crée le négatif.

C.D.E. : Est-ce que l'Occident peut laisser l'Afrique déployer son génie

